

Liberté d'expression : Oser aborder le complexe à l'école

Interview et texte : Anne LEBLANC

Le récent assassinat d'un enseignant français ayant montré des caricatures du prophète Mahomet à ses élèves a ramené la question de la liberté d'expression à la une de l'actualité. *Entrées libres* donne la parole à **Gilles ABEL**, philosophe pour enfants et adolescents et professeur à l'HENALLUX, qui apporte des propos nuancés sur un sujet particulièrement complexe.

Comment aborder aujourd'hui, en classe, la liberté d'expression ?

Gilles ABEL : Difficile de l'évoquer quand la question est dans l'actualité, avec l'assassinat d'un enseignant et que les propos publics ont manqué de nuance. Or, c'est un sujet qui demande du recul. Il faut se poser la question de la liberté d'expression, « de qui vis-à-vis de qui » ? Mais encore, est-ce un droit absolu pur dont on peut faire ce qu'on veut, ou faut-il l'articuler avec nos responsabilités en termes de citoyenneté, d'empathie, de prévenance et de solidarité ? L'époque veut que tout aille très vite. Tout ce qui est complexe, qui demande du temps et de la nuance n'est plus audible. Le simplisme et les positions binaires sont de mise alors que le sujet de la liberté d'expression ne s'y prête pas.

Quelle est votre expérience avec les élèves à ce sujet ?

GA : Je pense qu'il faut faire confiance en leur capacité à réfléchir, à prendre position, à recevoir la critique. Faire confiance, c'est donner de la dignité à leurs questions et à leurs idées. Mais c'est vrai que les sujets sensibles, à l'école, c'est un peu comme « la patate chaude ». Chacun essaie de la refiler à son voisin et finalement personne ne s'en occupe. Sans réponse à l'école, sans réponse auprès des adultes, les élèves vont sur internet avec tous les risques que cela comporte. L'éducation à la philosophie et la citoyenneté est un outil qui donne le cadre et la démarche pour aborder ces questions.

La formation initiale prépare-t-elle les futurs enseignants à s'approprier cet outil ?

GA : Je peux évoquer ce qui se passe en Hautes Écoles mais pas en agrégation. Depuis les référentiels, tout le monde a dû embarquer plus ou moins dans le train de l'éducation à la philosophie et la citoyenneté. Certains en ont fait une opportunité d'interroger leurs pratiques, de reconstruire de nouvelles perspectives d'enseignement et d'apprentissage. Il y a, parfois, d'autres situations extrêmes où on y consacre peu de temps.

Il y a aussi un enjeu en formation continue ?

GA : Certainement, et pour l'enseignement ca-



tholique le chantier est important. Il faut former tous les enseignants, y compris du qualifiant. La volonté du SeGEC est d'associer tous les acteurs de l'école, parmi lesquels, évidemment, les éducateurs. Le service de formation réfléchit aux stratégies les plus adéquates : formation « classique », formation en école avec les équipes ou — le confinement a ouvert d'autres perspectives — des formations en virtuel, peut-être plus ciblées avec les enseignants des disciplines. L'idée est d'amener les profs à réfléchir, à vivre un dialogue philosophique et à identifier les portes d'entrée dans leur discipline. L'important, c'est que l'enseignant s'approprie le cadre, la démarche mais aussi la posture par rapport au savoir. Il n'est plus celui qui a les bonnes questions et les bonnes réponses. Dans une relation

égalisée, il accompagne l'élève à se poser des questions et à y apporter ses propres réponses.

C'est finalement l'exercice de la liberté d'expression de l'élève à l'école que vous évoquez.

GA : Si on crée les conditions dans lesquelles le jeune se sent respecté et en sécurité, il s'autorise à intervenir ou pas dans le dialogue. Quoi qu'il arrive, il apprend à réfléchir, à cheminer. Cette expérience montre que, dans ce contexte, les élèves peuvent aller très loin dans leur réflexion.

Mais que fait-on quand cette expression va trop loin, dérape ?

GA : C'est un stress pour les enseignants. Que faire quand un élève dépasse les li-

mites? D'abord, on fait ce qu'on peut. Personne ne peut, a posteriori, juger ou blâmer quelqu'un qui n'aurait pas eu « la bonne » attitude. Ensuite, on a légitimement tendance à rappeler la règle ou l'interdit. Mais il faut continuer à interroger ce qui est dit : les notions, les présupposés, les exemples, les contre-exemples. C'est très exigeant. Sans cela, on ferme la porte et l'élève risque de trouver sur le web des gens qui vont flatter ses propos. L'enjeu est essentiel dans le climat actuel avec les tendances complotistes, anti « à peu près tout » et où les chercheurs s'inquiètent des risques de dérives psychiques et cognitives pour nos adolescents. La démarche de l'éducation à la philosophie et la citoyenneté participe pleinement à donner du sens à l'école dans nos sociétés.

L'école doit déconstruire les préjugés

Brigitte GERARD

Arthur BOELS, professeur d'histoire-géo à l'Institut des Ursulines à Koekelberg, a terminé son régendat en sciences humaines à l'ENCBW¹, à Louvain-la-Neuve, par un travail sur le traitement des sujets polémiques en classe et plus particulièrement le conflit israélo-palestinien. C'est pendant un stage effectué dans la même école qu'il a pu se familiariser avec l'enseignement de cette thématique...

“ Pour traiter une problématique telle que le conflit israélo-palestinien en classe, il faut tout d'abord veiller à bien connaître le sujet, pour pouvoir répondre aux questions des élèves. Je leur fais comprendre qu'ils peuvent tout dire, parce que l'enseignant a besoin de savoir quelles sont leurs représentations, mais qu'ils doivent toujours respecter les autres. J'exerce en technique de qualification, dans une école où les élèves sont presque exclusivement de confession musulmane. J'entends de temps en temps certains faire l'amalgame entre Israélien et Juif, entre Juif et Sioniste, mais en général, ils acceptent lorsque je réexplique ces concepts. Les élèves ont parfois de bonnes connaissances de l'Islam et c'est intéressant de parler avec eux car ils évoquent des textes, des représentations traditionnelles... Je fais en sorte qu'ils aient un recul sur les choses et qu'ils ne s'arrêtent pas à la confrontation Juifs-musulmans, qu'ils se rendent compte que tous les Israéliens ou Palestiniens ne sont pas d'accord entre eux. C'est aux enseignants de montrer à ces jeunes qu'il faut nuancer les choses. Avec les réseaux sociaux, ils ont de plus en plus d'idées reçues, complotistes. L'ensei-

gnant est là pour déconstruire, désamorcer et leur apprendre les réflexes à avoir face aux informations, à regarder d'où ça vient, qui parle... Au fil de l'année, ils deviennent plus cohérents, sont capables de défendre leur point de vue avec des éléments factuels et clairs. Autre sujet délicat, la Shoah, qu'ils ne connaissent pas bien, si ce n'est quelques-uns qui aiment rappeler que les victimes ne sont pas que des Juifs. Je n'ai toutefois jamais entendu un jeune nier le génocide. Certains demandent parfois si ce n'est pas exagéré. Dans ce cas-là, je rappelle qu'il y a un consensus historique, je donne des éléments factuels, parfois je diffuse des documentaires...

J'ai déjà aussi abordé en classe la question des caricatures quand elles faisaient la une de l'actualité. Généralement, ça se passe plutôt bien, parce qu'il y a ce principe, avec lequel les élèves sont d'accord, qu'il ne peut pas y avoir d'atteinte physique aux personnes. Pour eux, on peut dire ce qu'on veut mais ne pas être injurieux. Ils sont ouverts au débat. Je leur dis, par exemple, qu'un enseignant a le droit de montrer des caricatures du prophète mais que je ne le fais pas car je ne souhaite pas leur imposer une image qui pourrait les choquer. Si je devais

donner un cours sur la liberté d'expression, je montrerais sans doute des caricatures, en laissant le choix aux élèves de les regarder ou pas... Il faut prendre la température de la classe et, s'ils ne veulent pas voir ces dessins, essayer de comprendre pourquoi, dialoguer avec eux, pour qu'ils puissent à minima faire un geste d'ouverture...

Je pense que les élèves doivent pouvoir exprimer ce qu'ils ont en eux... C'est à l'école qu'ils doivent apprendre à déconstruire leurs préjugés. L'enseignant doit essayer d'être le plus objectif possible, pour permettre à l'élève de voir les choses dans leur globalité. A partir de là, ils peuvent se forger leur opinion. On peut discuter, on peut débattre, on peut dire ce qu'on veut mais en étant factuels. » ■

1. Ecole normale catholique du Brabant wallon (Haute école Léonard de Vinci)

Ressources

Vous trouverez sur notre site une série de documents donnant un éclairage sur les difficultés à enseigner à des publics de cultures et religions différentes.
<http://entrees-libres.be> > plus > extras